FRANCESCO

ROMAGNOLI

BABAYÉ

Le papa des enfants invisibles

RÉCIT

GRENELLE

ROMA LIVRES

Francesco Romagnoli

BABAYÉ

Le papa des enfants invisibles

Récit

GRENELLE

Roma Livres
Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :
Paolo Di Paolo
Filippo La Porta
Davide Luglio
Philippe Vilain

Titre original : Babajé – Il richiamo dei bambini invisibili
© 2022 Gremese International s.r.l.s.

Traduction de l'italien : Marguerite Bordry.
Avec la participation de l'atelier de traduction « Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université : Anaëlle Andrianaivo, Saïd Belkacemi, Selena Boulon, Chiara Bruno, Antonino Angelo Dionisi, Rim Ennajjari, Paola Ferlazzo, Ali Foudad, Gabriella Irace, Giulia Mollicone, Monique Mpwalala Nkumbia, Luanna Pagano.

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

Couverture : Francesco Partesano

Impression : Perrier Pre-Press & Print

Copyright de l'édition française :
2025 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo per la traduzione assegnato dal Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.
Ce livre a été traduit grâce à une subvention à la traduction accordée par le Ministère des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale italien.

ISBN 978-2-36677-397-2

Dépôt légal : février 2025
(Imprimé en France)

À ma famille qui a toujours été à mes côtés
effectuant le travail le plus difficile et le plus précieux,

aux milliers de personnes qui, de toutes les manières,
ont participé à la réalisation de ce qui, au départ,
semblait être une tâche impossible,

à Michele et Matilde, pour que leurs
poches soient toujours pleines de rêves,

et à Giorgia, qui un jour, en écoutant mes histoires,
m'a simplement dit : « Tu devrais écrire un livre, tu sais… ».

Un vainqueur est tout simplement un rêveur qui ne s'est jamais rendu.
Nelson Mandela

Je vais vous raconter l'histoire d'un lieu reculé, si reculé que le monde entier semble avoir oublié son existence. Et en cet instant, alors que la plus cruelle des guerres détruit systématiquement le droit d'exister des personnes qui vivent en ce lieu, le monde semble encore plus éloigné, distrait et indifférent.

C'est un lieu particulier, où les montagnes ont la même force et le même profil fier que les personnes qui les habitent.

C'est un lieu au parfum d'épices et de café, où le temps s'écoule lentement et où la lumière est si forte qu'elle illumine chaque recoin de l'âme.

En ce lieu se dresse un village pour enfants, qui est le plus beau village pour enfants qu'on n'ait jamais vu. Il est né d'une suggestion qui s'est transformée en rêve, et le rêve est devenu désir. Et ce désir a lutté contre ceux qui voulaient lui enlever sa lumière, ramener l'obscurité, il a traversé des déserts de solitude, des vallées de peur, des nuits d'égarement. Il a grandi et il est devenu sage. Il a toujours retrouvé la lumière dont il est composé parce que, avec le temps qui passe, il ne représentait plus le désir d'un seul individu, mais il était devenu le désir des milliers de personnes ayant cru et participé à sa réalisation.

Dans ce village sont accueillis les enfants invisibles, *ceux que le monde a oubliés, pour qu'ils puissent se retrouver eux-mêmes ainsi que leur enfance, les regards reconnaissants, l'amour perdu, la mémoire de l'univers et une nouvelle possibilité. Aujourd'hui, quand on franchit le*

seuil de ce lieu un peu particulier, on perçoit des rires et des chants, des voix remplies de joie et des mots, des sons qui racontent une vie intense. Et ensuite un nom, qui est répété et qui sort à l'infini et qui jaillit de la bouche de chaque enfant comme une mélodie : « Babayé[1] *» qui signifie "mon Papa".*

Ce qui suit est l'histoire de ce village. C'est l'histoire des personnes qui l'habitent.

Je suis « Babayé » *et voici mon histoire.*

1. Nous avons fait le choix d'adapter l'original *Babajè* en *Babayé* pour en restituer la prononciation en français.

Cette nuit-là

Avec le temps, j'ai appris que l'une des plus grandes chances qui puisse nous arriver dans la vie est de nous perdre. C'est une phase qui nous effraie beaucoup et que nous n'apprécions que quand nous comprenons que, si nous avons accepté le fait de nous sentir perdus, nous serons capables de découvrir en nous des ressources que nous ignorions avoir. C'est un peu comme quand nous faisons un pas en avant. Si nous étions conscients qu'à chaque fois que nous levons un pied du sol, nous perdons en réalité l'équilibre, nous ne bougerions jamais, si l'on prend aussi en compte notre résistance au changement et à l'abandon de ce qui nous est familier pour quelque chose de nouveau. Pourtant, c'est justement cette minuscule perte d'équilibre momentanée qui nous permet de marcher et d'aller de l'avant.

Voilà, à cette époque-là, je me sentais perdu, en proie à un sentiment d'égarement qui m'immobilisait, comme sur la corde d'un funambule tendue au-dessus de l'abîme, me rendant incapable de faire ne serait-ce qu'un seul pas de peur de perdre l'équilibre précaire grâce auquel je restais stable.

J'allais avoir trente ans, j'avais travaillé les cinq années précédentes comme conseiller fiscal dans le cabinet familial, jusqu'à ce que, un matin, mon père, pris de compassion,

décide de me libérer de cette prison dorée. Il m'appela et me dit tout simplement : « Francesco, pour moi tu n'es vraiment pas à ta place ici », et effectivement il avait raison. Mes journées passées assis derrière un bureau qui, comme un mur de béton armé, me séparait de mon idée de la vie, étaient infiniment ennuyeuses, autant que gâchées.

Si, d'un côté, j'étais heureux d'être enfin libre de prendre une voie différente, de l'autre, j'étais désorienté, parce que je me retrouvais à devoir repartir de zéro sans savoir par où commencer. Je décidai ainsi d'occuper cette période de transition en faisant quelque chose d'utile et de me consacrer à ceux qui avaient plus de besoins que moi à ce moment-là : non seulement c'était la chose la plus utile que je puisse faire, mais c'était aussi ce qui me permettrait de commencer à avancer le long de ce fil si fin sur lequel j'étais resté dangereusement en équilibre. Aider les autres m'aiderait moi-même. J'en avais fait l'expérience en d'autres occasions au cours de ma vie et ça avait toujours fonctionné. À l'époque, je vivais dans un quartier résidentiel au nord de Rome, dans la maison où j'avais grandi et où j'avais vécu avec mes parents et ma sœur jusqu'à ce que nous déménagions dans un appartement plus grand, proche du centre. À la fin de mes études, l'envie d'indépendance m'avait toutefois poussé à retourner vivre là-bas. Il s'agissait d'un appartement au dernier étage avec une grande terrasse à laquelle on accédait en passant justement par ma chambre.

Vivre seul me plaisait beaucoup. J'avais toujours été indépendant, habitué à préparer mes repas et à me débrouiller de façon autonome. Ma grand-mère était une excellente cuisinière et elle m'avait appris toutes les recettes que j'aimais le plus. Ce soir-là, pour le dîner, je me cuisinai mon plat préféré : des côtelettes panées. J'en mangeai beaucoup ; c'est une de ces choses dont je ne me lasse jamais, un peu comme la

pizza et la glace, la bonne glace que fait Giovanni, un vieux glacier au cœur tendre qui a consacré sa vie à la recherche de la glace parfaite et qui, n'ayant jamais eu d'enfants mais les aimant infiniment, offre des cornets et des coupes à tous les petits qui entrent dans son magasin.

C'était l'été, il faisait très chaud et je laissais ma fenêtre ouverte, en espérant un souffle de vent pour me soulager un minimum.

Au beau milieu de la nuit, quelque chose me réveilla. Je ne parvenais pas à comprendre de quoi il s'agissait, mais on aurait dit des pleurs. Oui, des pleurs d'enfants. Je me levai et sortis sur la terrasse. Ils venaient peut-être du service pédiatrique de l'hôpital voisin, pensai-je, ou peut-être du côté opposé et de beaucoup plus loin.

Je restai longtemps dehors à chercher l'origine de ces pleurs, qui ne semblaient pas vouloir s'arrêter. Je scrutai le vide d'où ils provenaient, mais je ne parvenais pas à trouver une explication– sentant peut-être que, en réalité, je ne pourrais pas la trouver si j'avais continué à la chercher selon la logique. Je devais laisser mon esprit de côté et écouter avec le cœur. L'enfant doté d'une sensibilité hors du commun qui avait grandi dans ce foyer était devenu un homme et sa sensibilité aussi s'était affinée, elle avait grandi avec lui, en lui permettant de tout sentir profondément, le bien comme le mal. Je me synchronisai sur la fréquence de mon cœur et je restai à l'écoute.

Ces pleurs, il n'y avait que moi qui pouvais les entendre et je le savais. Et peut-être qu'ils étaient le signe que j'attendais.

Fabiano est mon meilleur ami. Nous avons grandi dans la même rue et nos appartements se trouvaient en face l'un de l'autre. Le lendemain matin, je l'appelai tout de suite, presque pour m'ôter tout doute supplémentaire.

« Fabiano, tu les as entendus, cette nuit, tous ces pleurs d'enfants ? », lui demandai-je.

« Mais quels pleurs ? Je n'ai rien entendu, et pourtant j'étais réveillé, à cause de la chaleur ».

Je me doutais bien qu'il ne les avait pas entendus, mais sa réponse était pour moi une confirmation supplémentaire.

De son côté, évidemment, il me demanda des explications sur tout ce que j'avais entendu la nuit précédente et il en déduisit que je devais avoir eu une digestion difficile à cause du trop grand nombre de côtelettes panées que j'avais mangées.

Les jours suivants, j'essayai d'apporter une explication à ces pleurs, mais je ne parvenais pas à trouver une réponse. D'où venaient-ils ? Étaient-ils un appel à l'aide ? N'avaient-ils été qu'une suggestion ? Quelqu'un essayait peut-être de me dire quelque chose, mais je ne comprenais pas ce que c'était et ce qu'on voulait me communiquer. Et pourtant, je sentais, comme déjà par le passé à chaque fois que je m'étais perdu, que la vie était en train de me préparer un cadeau particulier.

Quelques soirées plus tard, alors que je regardais la télévision en passant distraitement d'une chaîne à l'autre, l'interview d'une missionnaire par un journaliste connu et populaire attira mon attention. Elle parlait de l'Éthiopie et de ses orphelins, de la faim et de la misère qui emprisonnaient l'avenir des enfants de ce pays, tout juste sorti d'une guerre longue et sanglante. Cette femme parlait de pleurs, d'un grand nombre de pleurs, que personne n'entendait et auxquels elle-même, comme elle en avait été le témoin, essayait de donner une voix.

Je n'ai jamais su d'où provenaient les pleurs de cette nuit-là ou s'il fallait vraiment que je croie à l'explication simple et prosaïque de Fabiano. Toujours est-il que cette nuit-là il me sembla que j'avais fait le premier pas : à présent, une autre pièce importante s'était ajoutée au puzzle et, même si elle était encore floue, l'image de ce que je désirais faire commençait à se dessiner.

Je contactai l'émission, on me donna les coordonnées de la missionnaire, je la rencontrai et lui demandai de me raconter l'histoire des enfants et de leurs pleurs. Elle me frappa au cœur. Je décidai donc de partir, pour aller voir. Ma destination était l'origine de ces larmes. Va savoir, l'objectif était peut-être de réussir à les transformer en sourires.

« Il y a un endroit lointain, si éloigné que le monde entier semble avoir oublié son existence. C'est là que se trouve un village qui accueille les enfants invisibles, ceux qui sont devenus des orphelins, ceux que le monde ne voit pas. Lorsque l'on franchit la porte de cet endroit un peu spécial, l'on entend des rires et des chants, des voix pleines de joie et des mots doux. Et puis un nom, qui est répété d'innombrables fois et qui sort de la bouche de chaque enfant comme une musique : "Babayé", qui signifie "mon papa". Ce qui suit est l'histoire de ce village. C'est l'histoire des gens qui y vivent, et c'est aussi la mienne. Moi je suis "Babayé". »

Avec une simplicité qui va droit au cœur, ce livre raconte une aventure folle et extraordinaire, qui depuis plus de vingt ans offre soutien et espoir aux plus faibles du Tigré, région éthiopienne affligée par la sécheresse, les maladies et les blessures laissées par une guerre civile atroce.

Francesco Romagnoli est né à Rome en 1970 dans une famille exerçant des professions libérales. Après avoir obtenu son diplôme en Économie et commerce en 1995, il a commencé à travailler dans l'étude de son père, mais en 2000, après un voyage dans la Corne de l'Afrique, il a décidé de tout quitter pour s'installer dans un petit village du nord de l'Éthiopie, où il a vécu en permanence pendant quinze ans. En 2002, avec des membres de sa famille, il a fondé l'association « James non morirà » (« James ne mourra pas »), et avec les fonds récoltés, il a créé un village pour les enfants orphelins, puis au fil du temps aussi un centre contre la dénutrition, des écoles, des hôpitaux, des routes, des puits et bien d'autres initiatives. De retour en Italie en 2015, il vit aujourd'hui entre Rome et l'Éthiopie, où il continue de suivre les projets déjà en cours et d'en développer de nouveaux.

978-2-36677-397-2
15,00 € (TTC)
9 782366 773972

L'intégralité des droits d'auteur de ce volume sera reversée à l'association « James non morirà ».